

tième siècle qui n'aient été appréciées par deux auteurs contemporains, lesquels, mécontents sans doute du peu de succès de leur œuvre, ont bientôt abandonné le terrain des réalités pour les tristes peintures d'un réalisme effréné. Dans un ouvrage aussi long que lourdement écrit, ils ont peint avec une lucidité toute féminine les différents costumes des dames de la cour de Louis XV, de la Révolution et de l'Empire. Maintenant voici un livre qui, d'après son titre, promet de nous montrer *l'Esprit des femmes de notre temps** ; mais qui se borne, au fond, à nous donner trois biographies intéressantes.

L'auteur s'était déjà manifesté au public dans un roman qui révélait un talent sérieux. *Daniel Vlady, histoire d'un musicien*, est écrit à la manière allemande. On y trouve une élévation du sentiment, une remarquable honnêteté de principes et surtout une simplicité dans le dévouement qu'on rencontre rarement dans le monde. M. C. Selden aime les femmes modestes, incapables d'ambition et de vanité pour elles-mêmes, mais consacrant au service d'un époux, d'un père ou d'un frère toutes les tendres et vivifiantes facultés de leur âme et de leur raison. Telle est la femme qu'il nous montre dans *Daniel Vlady*.

Pour représenter les femmes de notre époque, notre auteur a fait choix de trois caractères différents, de trois noms portés modestement, utilement, honorablement, de trois contrastes de position, de race, de dogme et d'éducation : une Française catholique, une Anglaise protestante, une Allemande juive : Eugénie de Guérin, Charlotte Brontë, Rahel de Varnhagen

d'Ense. Toutes trois ont été dévouées, aimantes, et se sont oubliées pour les autres ; deux d'entre elles se marièrent, et ce fut tard ; seule la Française a eu l'heureux privilège de reporter à Dieu un cœur et une âme qui n'avaient appartenu à personne.

I

Eugénie de Guérin du Cayla était née et a vécu en province.— Quoique d'une famille vraiment noble, d'origine vénitienne, dit-on, son existence fut celle d'une bourgeoise jouissant de cette aisance relative qu'on trouve à la campagne avec une grande maison peu meublée, un jardin moins soigné que les champs et des domestiques peu ou point formés, mais qui semblent faire partie de la famille.

Mlle. de Guérin perdit sa mère de bonne heure. Elle avait deux frères et une sœur plus jeune qu'elle, et se trouva ainsi chargée des soins d'une maison, d'une famille. Son *Journal* et ses lettres nous la montrent à vingt-sept ou vingt-huit ans. Ce n'était pas une de ces personnes moroses dans leur froide vertu et bonnes seulement à raccommo-der du linge et à soigner des oiseaux ; elle possédait une activité intelligente et sans embarras, allumait le feu, visitait la basse-cour, préparait le déjeuner des moissonneurs, et, lorsque l'ouvrage était terminé, elle se hâtait de monter dans un petit réduit qu'elle décorait du nom de cabinet de travail, où elle feuilletait un livre ou traçait quelques pages toujours charmantes, souvent fortes. C'était comme un journal des actes de sa vie.

Eugénie préférait de beaucoup son frère Maurice, plus jeune qu'elle de cinq ans, et il serait impossible de parler d'elle sans rap-

* Un volume par Camille Selden.